

s'élançèrent en courant à qui mieux mieux, sur les pontes de la montagne, poursuivis par les quolibets des bandits dont ils ne s'inquiétaient guère ; bientôt ils eurent disparu.

Pendant ce temps, Petros Batt avait réussi à grand'peine à pendre le corps déjà raide du défunt Alado de Chihuahua à un énorme cèdre, car personne n'avait voulu l'aider dans cette peu agréable besogne.

Don Luis se tourna alors vers Sidi Muley et Camacho.

— Attachez-moi ce drôle, dit-il, debout et les bras derrière le dos après les pieds du cadavre de son patron, mais avant tout, fouillez-le.

— C'est fait ; depuis longtemps le contenu de ses poches est passé dans les mienncs, dit Sidi Muley en riant.

— C'est bien ; attachez-le solidement qu'il ne puisse s'échapper.

— Grâce, Seigneurio ! s'écria-t-il en pleurant.

— Ne me romps pas la tête, je ne te tuerai pas, je te laisserai mourir, ton sort est entre les mains de Dieu ; si tu échappes tant mieux pour toi, tu as une chance ; mais je t'avertis que la première fois que tu croiseras ma route, ce sera la dernière, je te ferai écorcher vivif.

— Grâce, Seigneurie, vous me condamnez à une mort horrible.

— Peut-être, mais c'est celle qui convient à tous les misérables de ton espèce.

— Seigneurie, au nom du ciel !

— Un mot de plus et je te fais bâillonner ; prends garde.

Le misérable Prussien se tut.

— T'es bête, lui dit Camacho, tu causeras avec ton patron.

— Sans compter, ajouta Sidi Muley en ricanant, qu'il te chatouillera dans le dos pour te faire rire, animal.

— Ce qui sera très divertissant pour toi, tu verras !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglotait le misérable.

— Tu as bien tort de te rappeler ainsi au souvenir du bon Dieu ; si par malheur il pensait à toi, tu serais un homme perdu ! d'autant plus que tu es hérétique, dit Camacho.

— Recommande-toi au diable, c'est ton ami particulier, dit Sidi Muley, il n'y a que lui qui puisse s'intéresser assez à toi pour te veur en aide.

— Après tout, s'il ne te répond pas tu en seras quitte pour mourir de faim.

— C'est tout au plus une affaire de cinq ou six jours, il n'y a pas à s'inquiéter pour si peu.

Tout en adressant ces singulières consolations au patient qui n'en goûtait que très médiocrement le sel, les deux bandits l'avaient ficelé comme un saucisson sur les jambes du cadavre.

— Après tout, de quoi te plains-tu ? lui dit Camacho, nous te laissons en une excellente santé.

— Tu pourras chanter et siffler tout à ton aise, seulement tu auras de la peine à t'asseoir ; après cela, tu sais, dit Sidi Muley en riant, on a pas toutes ses aises dans la vie.

Et ils le laissèrent là.

— Oh ! murmura l'espion entre ses dents en lançant un regard de haine impuissante à ses ennemis, si je réussis à m'échapper, je me vengerai !

Il baissa la tête sur la poitrine et ne bougea plus, il songeait.

Cependant don Luis avait hâte de s'éloigner de cet endroit où tant d'événements terribles s'étaient accomplis en si peu de temps.

Il appela Sidi Muley.

Celui-ci se hâta d'accourir.

— Vous savez à quel endroit mes deux amis m'ont donné rendez-vous ?

— Oui, senor, c'est au Saut du Coyote.

— En effet ; mais j'ignore où se trouve ce Saut du Coyote.

— Je le sais, moi, senor, je vous conduirai.

— Bon ! est-ce loin d'ici ?

— A quatre lieues dans la montagne ; c'est une position inexpugnable, nous en avons fait un de nos campements privilégiés, lorsque nous sommes dans ces parages.

— Faites rassembler nos compagnons, et mettons-nous en route le plus promptement possible.

— A vos ordres, senor.

Dix minutes plus tard les bandits abandonnaient la route qui demeurerait jonchée de cadavres que nul n'avait songé à relever, et sans autre être vivant que l'espion attaché aux jambos du pendu quo la briso du soir commençait à ballotter dans l'espace.

Don Luis, dona Mercedes, Cuchillo et Aramburi étaient remontés à cheval, seuls de la troupe ils n'étaient pas à pied.

Ils allaient en avant précédés par Sidi Muley qui leur servait de guide.

Les bandits au lieu de s'enfoncer dans les sombres et mystérieuses profondeurs de la sierra, suivaient le même chemin que celui suivi par les voyageurs au moment où ils avaient été attaqués par les alguazils.

C'est-à-dire qu'ils descendaient le « Canon » del Buitre.

La descente fut rapide ; bientôt ils se trouvèrent en plaine, à l'entrée d'un charmant hameau, s'élevant sur la rive même du Rio Grande del Norte.

Arrivé dans ce hameau, la bande fit une halte d'une heure employée à faire revenir des corales où ils étaient cachés à tous les regards, les mustangs des bandits.

Vers quatre heures la troupe bien montée et en bel ordre quitta le hameau, franchit à gué le Rio Grande del Norte et traversa le paso de Guadalupe.

La frontière Mexicaine était passée, on se trouvait dans l'Arizona, c'est-à-dire sur le territoire des États-Unis.

En sortant du paso de Guadalupe, la cuadrilla des bandits obliqua légèrement sur la gauche et suivit, au galop de chasse, la base du mont « Pinal », semblant se diriger vers le Rio Gila.

— Où allons-nous donc ainsi ? demanda don Luis.

— Nous aurions voulu camper dans la Sierra Blanca, dit Sidi Muley, mais ce n'est pas possible aujourd'hui, l'heure est trop avancée, senor ; nous nous arrêterons pour la nuit, au brûlis « del Ojo de Agua », où d'ailleurs nous rencontrerons probablement les deux chefs, qui ne nous voyant pas arriver à trois heures ainsi que nous aurions dû le faire, si les événements nous l'avaient permis, auront traversé le Rio Gila et seront probablement venus au-devant de nous.

— Sommes-nous bien éloignés encore de ce brûlis del Ojo de Agua ?

— Deux lieues au plus, senor, nous arriverons avant le coucher du soleil.

— Allons donc et à la grâce de Dieu, dit philosophiquement don Luis.

Le soleil baissait rapidement à l'horizon, ses rayons obliques et sans chaleur allongeaient démesurément l'ombre des arbres sur la terre.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 -- (No. 106.)